

# La fille du Colonel : [suite]

Autor(en): **Saint-Martin, Ch.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **26 (1888)**

Heft 13

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190335>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sance au jardin du Luxembourg. Il habite une maison charmante, rue de la Roquette, et cultive les plus belles roses que j'aie jamais vues.

— Et il coupe aussi les têtes ! ajoute le magistrat d'une voix grave. Votre ami Legrand n'est autre que « Monsieur de Paris. »

— Comment ! c'est le bourreau ?..

— Lui-même. Je l'ai vu à l'œuvre.

— Ah ! je m'explique maintenant cette machine bizarre que j'ai aperçue derrière les lauriers roses...

— C'était la guillotine !

Charles Nodier ne revint plus au jardin du Luxembourg et il cessa d'aimer les roses blanches qui, depuis cette aventure, lui faisaient toujours l'effet de roses rouges. »

## LA FILLE DU COLONEL.

### V

Or, il fallait, en quinze jours, trouver cet officier, type des rêves de Jeanne, cet officier sérieux, laborieux, enthousiaste, auquel elle pût accorder sa main sans inquiétude pour l'avenir.

La jeune fille n'en désespérait pas, car elle ne désespérait jamais de rien.

— Il sera rude, peut-être, se disait-elle, sévère, même un peu grognon... que m'importe, pourvu qu'il soit bon soldat et qu'il me laisse en mon milieu ! J'aime l'armée, et je ne veux pas la quitter. Cherchons... faisons une revue... comme M. Ollier.

Alors Jeanne prit ses registres et, appuyant gracieusement sa tête sur la main gauche, les ouvrit devant elle.

Elle commença, instinctivement peut-être, par les plus jeunes :

— *Cadres du soixantième... sous-lieutenants...* ils sont nombreux, murmura-t-elle ; il faut lire avec soin.

Ses yeux parcoururent les colonnes. A mesure qu'elle achevait et tournait les pages, une petite moue d'enfant gâté se dessinait sur ses lèvres. Qui l'eût vue, ainsi étendue dans l'herbe fleurie, fleur elle-même et la plus belle de toutes ; qui l'eût entendue, formulant tout haut ses réflexions, eût été bien surpris :

— Surger... pommade ! Fleury... pommade !... d'Ailly... niais ! Castel... nul ! Descoings, Robert, Davau... pommade ! pommade ! pommade ! tous dans la pommade ! Tiens ! Marboeuf... oui, Marboeuf... celui-là est plus sérieux et ses notes sont bonnes ; le colonel dit que c'est un piocheur, mais que vaut-il, au fond ?...

Et Jeanne s'arrêta un instant sur ce nom, qui la frappait. Puis, voulant s'éclaircir davantage, elle se souleva :

— Michel ! cria-t-elle.

Michel passa les brides des chevaux dans son bras gauche replié, et s'avança promptement, croyant qu'on allait partir :

— Ma colonelle ?

— Michel, connais-tu le lieutenant Marboeuf ?

Le vieux soldat ouvrit de grands yeux étonnés :

— Le sous-lieutenant ?... Si je connais ?...

— Oui, connais-tu le sous-lieutenant Marboeuf ?

— Certainement, ma colonelle, je le connais. La seconde du trois.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il est ?

— Il est... il est sous-lieutenant. C'est le plus jeune arrivé.

Jeanne fit un petit cri :

— Le plus jeune arrivé, dis-tu ? Quel âge a-t-il ?

— Dame, je ne sais pas, moi, ma colonelle... il ne me l'a pas dit.

— Mais encore ?

— Il doit avoir vingt-deux à vingt-trois ans, à peu près. Jeanne se laissa retomber.

— Vingt-trois ans !... C'est très bien, mon vieux Michel, retourne là-bas. C'est tout ce que je voulais savoir.

Et elle pensa tout bas :

Epouser un homme plus jeune que soi... jamais !

Michel demeura un instant bouche bée, stupéfait des questions qui lui étaient faites et de l'attitude de « sa colonelle » ; mais il n'avait jamais répliqué de sa vie ; il tourna lentement sur ses talons et, du même pas, alla se remettre en croisière à la même place qu'auparavant.

Jeanne tourna la page :

— *Lieutenants...* hum ! je les connais mieux, ceux-là. En voilà de mariés ; braves gens, ma foi, bons officiers, mais qui ne sont plus à prendre ; et ceux-ci ?... Hélas ! garçons coiffeurs, comme les autres ! Ceux-ci ?... nuls. Et celui-là, au bas de la page, Darmond ? je l'ai vu, chez nous... belles notes... qu'en pense Michel ?

Et, se soulevant encore à demi, la capricieuse enfant cria :

— Michel, sais-tu quel âge a le lieutenant Darmond ?

Michel réfléchit un instant, examina l'extrémité de ses souliers d'ordonnance, se gratta le front, et enfin releva la tête.

— Quarante ans, à peu près, ma colonelle... sorti des rangs.

— Bon, pensa Jeanne. Encore un de jugé ! Comme il est précieux, ce bon Michel.

Poussant un soupir, elle passa à l'autre page.

— *Capitaines...* oh ! les capitaines, mon dernier espoir ! Lisons doucement... six mariés, d'abord, et deux veufs... Fauveau, Daberg, Cousteau, cheveux blancs, figures de parchemin, usés jusqu'à la corde... Comme on vieillit vite, en garnison ! Je ferai peut-être comme eux, moi ! Urseau, le perroquet vert ! Fi ! peut-on être aussi malhonnête !... N'en reste-t-il plus ? Ah ! si, celui dont Olivier parlait hier, et que je ne connais pas, le capitaine Maurel... Quelles belles notes ! Qu'en pense mon oracle ?

(A suivre).

Ch. SAINT-MARTIN.

## Lo tsin tondu.

Tondrè lè tsins, l'est on meti qu'est atant dè respettà que n'autro ; kà ne lài a min dè sot meti, ne lài a què dâi sottès dzeins, s'on dit. Mâ se cé que tond lè tsins vâo fèrè sè z'affèrès ein pratiqueint se n'honorablia vocachon, ye faut que lo fassè à boun-écheint et na pas coumeint Bibliatse a fé l'autro dzo.

Bibliatse qu'a don fé dâi z'étudès po débarassi lè tsins dè lào pèladzo, n'a pas atant d'ovradzo que voudrà, kà y'a bin dâi tsins que font coumeint cliào que sè râzont leu mémo, et que ne vont jamé sè fèrè reguingolâ vers li ; assebin lo pourro diablo est conteint quand tràovè onna bête que lài pào fèrè gâgni dou francs.

L'autro dzo don, que sè trovâvè à roudâ pè vai la gâra, ye vâi on tsin à forta tignasse que sè promè-nâvè derrâi on monsu que banbanâvè perquie.

— Balla bite, fâ Bibliatse ein vouâteint lo monsu.

— Ma fâi vâi, adrâi balla ! repônd lo monsu.

— L'est damadzo que l'aussè lo pâi tant long. se